

Commentaires

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (12), 23–30.



M.D.
Yann Andréa
Minuit, 1983

M.D.: c'est-à-dire Marguerite Duras, qui est ici la protagoniste, avec Andréa, de ce récit qui tient plus du journal intime que du roman. L'anecdote: au moment où elle entreprend *La maladie de la mort*, Duras, alcoolique, doit faire une cure de désintoxication. Parallèlement, Andréa écrit ce livre qui se veut comme une mise au point de sa relation avec Duras. On y décèle l'amour, voire la vénération qu'il éprouve pour l'écrivaine.

Je reste cependant perplexe devant un tel projet. On peut effectivement s'interroger quant au but que poursuit Andréa en nous racontant une expérience qui ne concerne que la vie privée. Ensuite, l'écriture est en tous points identique à celle, si particulière, de Duras, et cela peut agacer. Il reste que l'on peut voir *La maladie de la mort* et *M.D.* comme se répondant l'un l'autre. En ce sens, Andréa donne un éclairage intéressant à la création du dernier texte de Duras.

Parce que *M.D.* n'est tout de même pas un livre médiocre. Les thèmes de la mort, de la destruction font la principale force du récit, et certains passages suscitent une émotion de lecture proche de celle du poétique. À mon avis, il s'agit d'un texte qui ne peut être jugé de façon catégorique et définitive. Chose certaine, le livre s'adresse à des lec-

teurs à qui l'oeuvre de Duras est déjà familière. Ceux-là trouveront peut-être intéressant cet affrontement, chez l'écrivaine, du désir de mort et de la création littéraire. D'autres pourraient trouver que *M.D.* ressemble à du potinage. Pour ma part, je suis partagée entre les deux, entre plaisir et agacement: j'aime et je n'aime pas.

Francine Bordeleau

UN VAGABOND JOUE EN SOURDINE

Knut Hamsun
Livre de poche n° 3032, 1983

Disons-le: ce livre produit un certain agacement. Quelle part doit-on faire à cette acceptation des choses, que ce roman assimile parfois aux mouvements mêmes de la nature, à une avalanche?

Aussi, ce discours en début de roman se veut-il un peu figé, à la manière d'une nature morte sur toile. Un peu sédentaire, ce discours, se dit le narrateur, comme si le vagabond en lui n'allait plus connaître d'aventures. Le registre donné est celui d'un ton de doux pastels. Mais rapidement, conservant ce ton, le narrateur se remémore de vieux souvenirs: le premier meurtrier qui lui a raconté son histoire. Cependant, nous dit-il: «Ce n'est pas de meurtre que j'ai à parler, mais de joies, de souffrances et d'amour. Et l'amour est aussi violent et dangereux que le meurtre». Alors, il suffit peut-être de jouer en sourdine: (...) «à présent, une femme pour moi, c'est comme de la littérature».

Facile à dire. Comment alors expliquer ce projet de retourner en ces lieux encore hantés par le souvenir d'une femme dont il a été amoureux? Les choses justement peuvent-elles se reproduire comme avant; peut-on les poursuivre, là où on les avait laissées en plan? Les années ayant passé, on ne le reconnaît pas, ou pas tout de suite, à moins que l'on



joue à ne pas le reconnaître. À la suspicion qu'il éveillait par ses questions, il aurait dû se rendre compte que les choses et les gens changent; que celui qui part, jamais ne revient tout à fait. Seule la nature semble lui apporter un ravissement renouvelé, une pureté qui ne donne prise à aucune déception, une solitude pleine, dans une cabane de bûcheron. Quant à la femme, elle est morte.

Heureusement, a-t-il ajouté, que l'important c'est qu'il vive, lui, sinon l'agacement pourrait prendre des proportions...

Alain Lessard

TROIS FEMMES suivi de NOCES Robert Musil Seuil, coll. Points 1983

À qui ne connaît pas encore le grand écrivain autrichien Robert Musil (1880-1942) et aimerait l'aborder par quelque chose de moins volumineux que *L'homme sans qualités*, son grand roman dans tous les sens du mot — 1 600 pages et une grande densité intellectuelle et émotive, je suggère la lecture de *Trois femmes*, suivi de *Noces*, recueil de nouvelles où l'on trouve les amorces de la pensée que Musil développa plus tard

dans sa grande oeuvre inachevée (il travailla pendant 20 ans à *L'homme sans qualités* et mourut sans avoir eu le temps de le terminer).

Musil écrivait *Vereinigung (Noces)* à l'âge de 31 ans. Il s'agit de noces au sens spirituel du mot. La première nouvelle, «L'accomplissement de l'amour», est résumée ainsi dans son Journal du 11 janvier 1911: «En disant (...) une infidélité peut constituer dans une région plus profonde de l'être de nouvelles noces, (...) on a circonscrit le sujet de la nouvelle.»

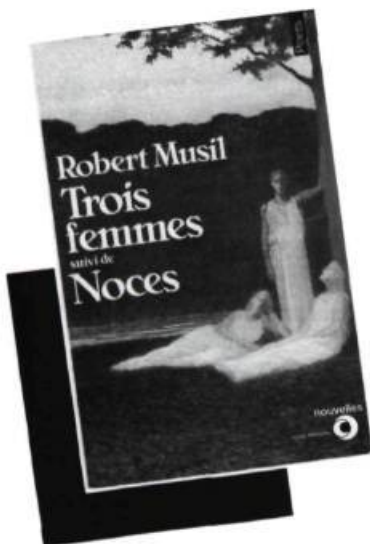
Claudine quitte pour quelques jours le mari qu'elle adore. Ils ne se sont jamais quittés depuis leur mariage. Dans un petit village de montagne, elle fera l'amour avec un autre homme rencontré par hasard. Dans cette nouvelle, lieux, objets, environnement, actes ne comptent pas. Tout ce qui importe, c'est cette femme, cette femme qui suit avec minutie les ramifications de son désir et les variantes de ses sentiments. Elle a un désir fou de comprendre le sens de la vie humaine. Elle ne comprend pas ses désirs, ses actes irrépressibles, mais elle cherche, avidement, presque goulûment, un ordre des choses possible. Claudine rejoint Véronique, l'héroïne de l'autre nouvelle de *Noces*, dans la même quête, celle de l'Absolu de l'immédiat. Un instant contient toute la vie. De *Noces* émerge la face obscure de la femme, son centre profond.

Avec *Trois femmes*, c'est autre chose. Nous sommes mis en face de la rationalité mâle, démunie devant la complexité de l'âme féminine. L'homme perd une part de lui-même au contact de la femme, et la femme doit payer pour ce manque.

Musil retrouve, dans ces nouvelles, à deux intervalles différents de sa vie — il a écrit *Noces* en 1911, et *Trois femmes* en 1924 — les deux pôles de sa recherche. Mais, alors que le premier recueil cherche la

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires



femme à partir d'elle-même, le second lui oppose la violence mâle à l'état brut.

Chantal Chevrier



LE SOUFFLE
Thomas Bernhard
Gallimard, 1983

Ce troisième volet de l'autobiographie de Thomas Bernhard a suscité mon intérêt, en grande partie à cause de la démarche intérieure de l'auteur. Lui qui, pendant plusieurs mois, avait fait tout ce qui était humainement possible pour contenir et ignorer sa maladie (une pleurésie purulente), la voit se manifester lorsque le seul être pour qui il éprouve un grand attache-

ment, son grand-père, tombe soudainement malade. Il est d'ailleurs rapidement conscient du lien entre sa maladie et celle de son grand-père: «Ce n'était rien qu'une coïncidence logique que je fusse moi-même tombé malade.»

Dans la salle commune de l'hôpital régional de Salzbourg, Thomas voit ses voisins de lit se succéder et mourir et est effrayé par cette première et soudaine confrontation avec la fin de la vie et avec l'obligation de renoncer à sa carrière de chanteur. Cette salle commune, il la qualifie de «mouroir». Il observe les comportements du corps médical et porte sur celui-ci un jugement très sévère qui, heureusement, ne serait pas justifié dans les hôpitaux d'ici.

Peu à peu, il est amené à considérer l'hôpital comme un district de pensée où il est possible d'atteindre la conscience de soi et de tout ce qui est: «Un malade est un voyant, personne d'autre n'aperçoit plus clairement l'image du monde.» La mort du grand-père permettra à Thomas de s'éveiller à la liberté: il privilégiera les moments de solitude et fera de «longues expéditions dans les vastes continents de son imagination». N'ayant pas eu une vie de famille ordonnée, il se rapprochera de sa mère.

Mais les dernières pages nous replongent dans la maladie: sa mère souffre d'un cancer et lui, d'un infiltrat à la base du poumon... Coïncidence logique?...

Susy Turcotte

**AVEC DU SANG
DÉSHONORÉ D'ENCRE À
LEURS MAINS**
Ahmed Zitouni
Robert Laffont, 1983

Imaginez du miel. Imaginez l'atmosphère feutrée dans laquelle se berce le lecteur de romans. Imaginez aussi les affres existentielles auxquelles



sont soumis les personnages des romans. Ainsi que tous les apapages de la vie par procuration. D'autres, par conséquent, feront couler le sang ou l'encre. C'est selon. Chacun son métier!

Petite vie tranquille, réglée, vie convenue autant que convenable; jusqu'à quand lécherons-nous la main du maître, en petit chiot qui mourra de cette même main? Un des personnages du roman de Zitouni en avait assez de laisser les autres le tuer à convenance, par petites morts successives, par soumissions répétées. Pour les personnages, la seule alternative au suicide, demeure le meurtre; voilà les seules libertés qu'ils peuvent encore prendre dans la vie, ou avec la vie.

Le roman débute avec la promenade dominicale d'un personnage qui a pris la décision de se suicider; peu à peu, il se familiarise avec cette idée, il en ressent toutes les séductions. Et pour la première fois de sa vie, il connaît le bonheur!

Entre journalistes dévorés d'ambitions, sous les ordres d'un rédacteur en chef qui tient sa place de ses accointances avec le pouvoir; entre le snobisme et le mépris de ceux qui font les premières pages, se décide le sort des personnages des faits divers. Leur vie se joue dans un entrefilet, compressé entre deux publicités, parfois dans une seule publication.

Le temps d'une mise en page bâclée, les personnages esquissent des débuts d'amitié. Il y en a un qui emprunte des identités diverses, voyageant dans le sang et l'encre des faits divers. Peut-être pourra-t-il se rapprocher de Monsieur X, assassin de fillettes, seul être d'envergure digne d'amitié. Les journalistes (on dit concierges, quand on a de la culture) étaient sur le point de lui donner le caractère mythologique pour qu'il se gagne l'amitié convoitée. Malheureusement, la réélection du gouvernement leur a volé la vedette. Voilà comment l'encre contribue au déshonneur du sang qui, pourtant, faisait les délices des lecteurs des faits divers... ou des romans.

Alain Lessard



MÉMOIRES
Raymond Aron
Julliard, 1983

Ce dernier livre du célèbre philosophe et penseur français est un véritable fleuve (750 pages). Il déverse quantité d'informations, de propos, de confidences et de citations sur plus de «cinquante ans de réflexion politique». Il embrasse non seulement les événements qui se déroulèrent en France, mais aussi aux quatre coins du monde, de la Chine au Québec, en passant par le Chili et bien

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires

entendu les États-Unis. Raymond Aron a connu et vu évoluer tous ceux ou celles qui ont fait et font aujourd'hui le monde politique, artistique et intellectuel.

Après des études en Allemagne où il découvre Marx, Hegel, Weber et Pareto, il rejoint, lors de la Seconde Guerre mondiale, le général de Gaulle en exil à Londres. De retour à Paris, il fonde avec Sartre la revue *Les Temps Modernes* mais la quitte rapidement pour devenir éditorialiste au *Figaro*, où il restera jusqu'en 1977. Ce sera une longue traversée du désert car «son petit camarade» Sartre est l'intellectuel à la mode alors que lui apparaît comme le représentant de la droite. Pourtant, après Mai 68, les mythes liés au communisme s'écroulent et le paysage intellectuel se modifie, ce qui donne à Aron une popularité qui ne fera que croître à mesure que les idéaux socialistes s'atténueront.

L'homme est conservateur, car il préfère les faits à la rhétorique facile de la gauche, à qui il reproche de ne jamais porter attention à l'économie. L'actuel gouvernement français en sait quelque chose aujourd'hui. Mais est-ce être de droite que de dire et de décrire la réalité?

Analyste lucide, froid et méticuleux, Raymond Aron a été toute sa vie un homme de réflexion et non de passion. Ses *Mémoires* en sont le reflet, tellement elles sont ordonnées, précises et bien documentées. Un grand et beau livre.

Jocelyn Coulon

LE RADEAU DE LA MÉDUSE

François Weyergans
Gallimard, 1983

J'avoue que je ne connaissais pas François Weyergans avant de lire *Le radeau de la Méduse*, son dernier roman. Toutefois,



son Antoine, le personnage principal, un intellectuel qui passe son temps à se raconter des histoires, a piqué ma curiosité dès les premières pages.

Antoine est réalisateur à la télévision. On lui demande de monter une émission sur Géricault et sur son célèbre tableau, «Le radeau de la Méduse». Mais Antoine, pour chasser le temps et pour reculer l'échéance, touche à tout, sauf à son projet. Il rêve tout haut, surtout la nuit où ses méninges fonctionnent à pleine capacité, et retombe sur ses pieds le lendemain matin devant le travail qui l'attend. Et il y a Nivea, une Brésilienne aux formes voluptueuses, la femme qui partage sa vie et ses lubies. Elle lui inspire les plus beaux rêves, des rêves de pays exotiques, de plages illimitées où il pourrait la retenir à jamais. Malheureusement pour lui, Nivea est agent de voyages et se rend souvent à l'étranger pour juger sur place des lieux touristiques. En son absence, le génial Antoine craint de devenir banal: il ne travaille plus, ne dort plus mais s'invente des histoires pour mettre du piquant dans sa vie.

Les élucubrations d'Antoine font sourire. On se prend à le trouver sympathique, voire amusant. François Weyergans manie bien la langue et ponctue son roman de citations d'hommes célèbres et de faits historiques que ses personnages reprennent à leur compte.

Malgré ses longueurs, ce petit livre sans prétention est d'une lecture agréable.

Louise Caron

VIE ET DESTIN

Vassili Grossman
Julliard, 1983

Vassili Grossman: Juif soviétique, écrivain d'abord officiel puis dissident mort en 1964, quelques années après avoir terminé ce roman imposant (plus de 800 pages) que Julliard vient de faire paraître. J'hésiterais à situer Grossman dans la même lignée que les Soljenitsyne, Sakharov et autres Zinoviev: moins uniquement didactique, il paraît tributaire d'un certain humanisme critique qui le fait plus philosophe que pamphlétaire.



Le roman suscite l'intérêt d'emblée, empruntant à la fois à l'histoire et à l'épopée. Situait le récit en 1941, Grossman démontre le rapport étroit entre fascisme nazi (caractérisé par la dictature d'un parti unique, l'ultra-nationalisme et le corporatisme) et bolchevisme stalinien. Par le regard de personnages russes et allemands, dont plusieurs en proie à des contradictions quasi insolubles, il nous est donné de mieux comprendre la mise en place de

mécanismes tels l'institutionnalisation de la délation, la bureaucratie et la répression, mécanismes qui ont fondé le régime stalinien et se sont perpétués au-delà.

Grossman se démarque de la littérature soviétique dissidente en ce que ses thèses sont exposées avec plus de subtilité, sans didactisme exacerbé. Et ce, malgré le fait qu'il s'agit de l'une des périodes les plus discutables de l'URSS, à savoir celle des purges staliniennes et de la montée de l'anti-sémitisme. Mais il faut lire ce roman avec l'idée que l'Occident (et le voisin états-unien) n'est pas complètement blanc non plus.

Francine Bordeleau

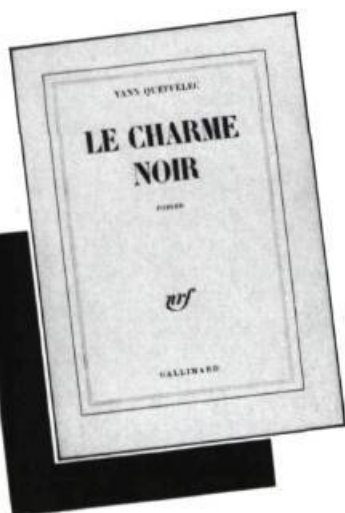
LE CHARME NOIR

Yann Queffélec
Gallimard, 1983

Yann Queffélec est né en 1949 à Paris. *Le charme noir* est son premier roman. C'est brillant. C'est aussi détestable. L'histoire est en gros celle d'un homme qui décide un jour de gagner sa vie en donnant du plaisir aux femmes. Puis, pour se débarrasser de celles qui s'attachent trop à lui, il ira jusqu'à simuler l'impuissance. Enfin Marc Forcin, le narrateur, le dit-il.

Féministes s'abstenir. Car ce que les analystes de la condition féminine peuvent ici prendre sur la gueule est assez grossier, merci. Le propos de Forcin, sa démonstration si on veut, est qu'il se trouvera toujours une imbécile pour tomber aveuglément amoureuse de lui. Et le mec, comme ils disent de l'autre côté de la mare, d'en profiter joyeusement. Ou tristement.

Et puis n'oublions pas la guerre d'Algérie qui sert de toile de fond au récit. Là, on sent bien que Forcin pourrait tout aussi bien procurer du plaisir aux hommes. Il hésite un peu. Ou, s'il fonce enfin, l'autre se



dérobe, électrocuté sur une clôture. Après tout, c'est la guerre. Et servons-nous-en pour voiler ce qui ne saurait se dire ou se faire. Ainsi l'honneur est-il sauf.

Heureusement, le ton du récit parvient parfois à nous faire oublier ces énormités ou mensonges psychologiques. Queffélec connaît son Paris. Il pouvait se douter qu'avec un style, tout peut être dit ou simulé. On ne lui donnera pas entièrement tort. Malgré le nombre mirobolant de livres qui se publient, trop rares sont ceux qui sont bien écrits. Et c'est ici le cas.

Jean-Pierre Guay

LETTRES AU CASTOR ET À QUELQUES AUTRES, 1926-1939

Jean-Paul Sartre
Gallimard, 1983

«Mon charmant Castor...» Ainsi débutent invariablement les lettres de Jean-Paul Sartre à Simone de Beauvoir. Et ça dure pendant des années avec une constance qu'on connaissait mais qui émeut encore plus quand on la touche de si près, à travers ces échanges quasi quotidiens.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire à lire d'autres oeuvres plutôt austères de

nos deux épistoliers, la correspondance ne donne pas lieu à des commentaires philosophiques. On découvre au contraire un Sartre amoureux indéfectible, dépendant même, relatant par le menu les choses de la vie jusqu'au point d'en être franchement potineur à certains moments. Cabotin avec les autres femmes, il garde toute sa franchise pour sa Simone qu'il vouvoiera toute sa vie.

La plus grande partie des lettres de ce premier volume ont été écrites pendant la «drôle de guerre», quand Sartre était affecté au service de météorologie, derrière la ligne de feu. On retrouve là un peu du climat des «Chemins de la liberté», écrits en bonne partie pendant cette période. Pour tromper son ennui pendant ces longs mois, Sartre passe la plus grande partie de son temps à travailler son roman, à rédiger sa correspondance (parfois jusqu'à sept ou huit lettres par jour) et à lire à peu près n'importe quoi, de Flaubert à Simenon.



Ce qui manque à ce volume, c'est la voix de l'interlocutrice. Il aurait été heureux en effet d'avoir le contenu intégral de ces échanges. Mais Simone de Beauvoir a choisi la discrétion la plus complète. Non seulement ne retrouve-t-on pas ses lettres dans ce volume, mais sa présentation est d'une

sobriété peu commune: à peine une petite page.

Les dernières lettres (de 1940 à 1963) sont réunies dans un deuxième volume. Simone de Beauvoir y explique, après celle datée du 25 juillet 1963: «cette lettre est la dernière que j'ai reçue de Sartre. Par la suite, au cours de nos brèves séparations, nous nous téléphonions».

La publication de cette correspondance constitue un très touchant complément à l'oeuvre de Sartre et plaira à tous ceux et celles qui ont suivi les tribulations de ce maître à penser au comportement souvent peu orthodoxe.

Denise Pelletier



DIS-MOI QUI TUER V.S. Naipaul Albin Michel, 1983

Le Tiers monde, c'est sûrement ça. Une réalité sans issue, un désespoir incurable, une mala-

Hubert Nyssen

Eléonore à Dresde

récit

Avec son premier rôle au cinéma, dans *Dresde un soir*, l'actrice Eléonore Simon a connu d'emblée la consécration. Les années ont passé et, en dépit des rôles qu'elle a tenus ensuite, elle n'a pas réussi à échapper au personnage pathétique qu'elle avait incarné en premier. Le livre raconte une journée, la dernière, dans la vie d'Eléonore. Le matin, elle a rencontré Jean Pratt, ethnologue, et jusqu'au soir ces deux là cherchent à déjouer les pièges du temps et les ruses de la mémoire. Dans un récit haletant qui s'achève par un coup de théâtre, c'est la quête éperdue des pouvoirs et des faiblesses d'une femme que raconte Hubert Nyssen d'une écriture dont on sait maintenant l'efficacité.

Actes Sud, 10 x 19 cm, 180 pages

13,60\$

«SÉLECTION GONCOURT 1983»

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Distributeur exclusif: Les Éditions Françaises inc.
1411, rue Ampère
Boucherville, Qc J4B 6C5
Tél: (514) 641-0514

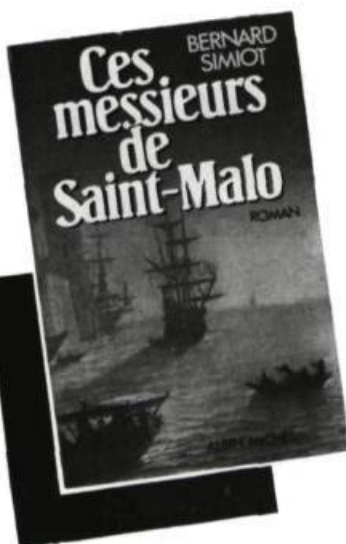
die transmise historiquement. Dès la première page, on entre dans une vérité dont on ne doutera pas jusqu'à la dernière — et qui laissera des traces. Naipaul est aussi reporter et l'on sent dans sa fiction le désir passionné de faire vivre de l'intérieur toute cette misère qui se cache habituellement dans les statistiques, les rapports et les ghettos, tout ce gâchis colonial dont la télévision ne nous montre que la surface. L'absurde y est aussi présent que dans *Le procès*, l'impuissance aussi implacable que dans *1984* mais cette fois aucun voile n'est jeté sur le monde.

Le roman se présente comme une suite de textes apparemment disparates mais dont la cohérence se dégage au terme de la lecture. L'univers mental des tiers-hommes est décrit avec minutie — tout d'abord à travers les expériences d'un serviteur indien dont l'identité se désintègre rapidement au contact de la civilisation américaine («Un parmi tant d'autres»), puis d'un ouvrier, indien lui aussi, comme Naipaul, qui perd à Londres ses dernières espérances et s'enfonce dans une révolte qu'il ne peut dépasser («Dis-moi qui tuer»).

Quant au gros morceau du livre, qui a donné son titre à l'édition originale anglaise de 1971, «Dans un État libre», il présente le point de vue inverse: celui des colonisateurs qui, pour la première fois, connaissent la peur. Cette fois c'est moins ramassé, plus froid — c'est un thriller. Pendant que le président poursuit le roi et que les Blancs fuient en Afrique du Sud, un haut fonctionnaire anglais et misogyne regagne sa province ougandaise en voiture avec la femme d'un confrère. Ils arrivent tout de même en bon état dans leurs superbes villas mais on sent bien qu'un jour ou l'autre, les gentils serviteurs les frapperont à mort en esquissant un certain sourire.

C'était mon premier Naipaul — ce ne sera sûrement pas le dernier.

André Lemelin



CES MESSIEURS DE SAINT-MALO
Bernard Simiot
Albin Michel, 1983

Noël est passé mais voilà bientôt la Saint-Valentin, puis Pâques, puis l'été. L'été 84, celui des grands voiliers. Si votre valentin(e) n'a pas le vague à l'âme mais quelques vagues au fond du cœur, des envies de mer et de grand large, offrez-lui donc *Ces messieurs de Saint-Malo*. Le roman de Bernard Simiot lui fera oublier son impatience: cette brique (ou ancre) de 522 pages raconte l'ascension de la famille Carbec, ascension par la mer. Fils de marchand de chandelles, Mathieu Carbec ose acheter, malgré sa peur de perdre, des actions dans la Compagnie des Indes orientales. Il gagnera et les profits de ses trois actions lui permettront d'investir dans l'armement, de négocier, de commercer. Son fils Jean-Marie suivra ses traces, fera même plus: il prendra la mer, parrainé par le capitaine LeCoz, associé de son père. Les regrattiers d'hier seront les nobles de demain.

Cette saga familiale est agréable à lire et intéressante car, dépassant le niveau du roman-fleuve, le texte de Simiot parle d'histoire, recrée pour nous les us et coutumes d'une société qui vivait par la mer. Si les personnages prennent ici la route des Indes, Colbert n'était

pas une fiction: certains des messieurs de Saint-Malo ont choisi, en ce temps-là, de partir en Canada.

Chrystine Brouillet

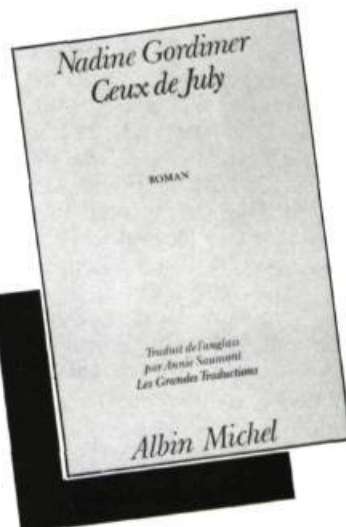
CEUX DE JULY
Nadine Gordimer
Albin Michel, 1983

«Ceux de July» (*July's People*) est le nom donné par les Noirs d'un village de la brousse sud-africaine à la famille Smales, pour laquelle travaille l'un des leurs, July, à Johannesburg. Pour eux, une famille lointaine et abstraite. Pour July, des «maîtres» polis qu'il peut quitter tous les deux ans pour aller passer quelques mois avec sa femme et ses enfants, à plusieurs centaines de kilomètres de là. C'est la règle.

Mais cette fois, plus question de tenir compte des congés. Les émeutes épisodiques se sont transformées en insurrection, la ville est menacée, il faut fuir — en camion, avec July, jusque dans son village.

Tout serait en place pour une description classique du renversement des rapports maîtres-serviteur: après tout, c'est July qui héberge et cache les Smales. Or, simplement, la vie s'effiloche autour de son personnage principal, Maureen Smales.

Il ne saurait guère, d'ailleurs, y avoir réel renversement des rapports: ceux-ci suivent une dialectique bien complexe et les personnages ont des rôles ambigus. Opposés à l'apartheid, naguère membres d'un réseau de rencontres avec des Noirs, les Smales sont de «bons Blancs» qui, ils le savent, ne seront sauvés par aucun pont aérien parce qu'ils ne sont ni Européens, ni Américains. July, lui, a dû s'habituer à mener une double vie. Quant aux habitants de son village, ils sont trop éloignés du centre pour avoir été gagnés par la ferveur révolutionnaire. Il n'en



résulte pas pour autant de la fraternité. Plutôt une atmosphère de séparation, une différence insaisissable qui échappent aux simplifications du discours politique.

Sylvie Chaput



LA MORT EN ÉTÉ
Yukio Mishima
Gallimard, 1983

Pour qui ne connaît pas Mishima, voici sans doute un bon moyen de prendre contact avec son œuvre. *La mort en été* offre en effet un choix de dix nouvelles qui illustrent autant de manières de l'auteur.

Ce qui fascine et dépayse, c'est cette façon magistrale de

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires

faire comprendre aux lecteurs occidentaux le mélange de tradition et de modernisme absolument unique qui façonne l'âme japonaise. L'art de Mishima n'a aucune faille et cette perfection est si troublante qu'elle est par moments difficile à supporter. Rien n'est prévisible dans cette écriture. Il faut accepter de se laisser emporter dans un monde où la réalité se mélange au fantasmatique comme si aucune frontière ne séparait ces deux sphères. Les chutes sont parfois fort crues. Mais l'objectif est à tout coup atteint: on ne résiste pas à ces atmosphères et chacune de ces nouvelles continue de nous hanter longtemps après avoir refermé le livre. Il ne faut pas espérer pouvoir le lire d'un trait: on en serait étouffé.

Des villes polluées où la promiscuité est source de marchés sordides en passant par des situations qui reflètent le plus purement l'austère dépouillement de la tradition de l'empire, Mishima ne cesse de nous

surprendre en nous faisant connaître des êtres qu'il ne nous demande pas d'aimer. Il est rare qu'un auteur n'exige pas de son lecteur une telle forme d'empathie. Cette sorte de détachement esthétique est une expérience tout à fait particulière qu'il ne faut pas hésiter à approcher. Car avec Mishima, on n'entre pas dans l'épaisseur de la réalité; tout au plus comprenons-nous la distance qui marque deux civilisations parfaitement étrangères.

Denise Pelletier

QUAND SHLEMIEL S'EN FUT À VARSOVIE

Isaac Bashevis Singer
Stock, 1983

En introduction, Singer écrit: «je ne fais pas de réelle différence entre les contes pour adultes et les contes pour enfants». Ce qui est donner sa véritable



portée à l'ensemble du livre lequel, à certains égards, rappelle ceux qu'a écrits tout à fait dans la même veine Félix Leclerc (*Adagio, Allegro, Andante*).

L'oeuvre de Singer est profondément ancrée dans l'histoire juive. Ces contes pareillement (encore que je me serais passé, pour m'en souvenir, des illustrations de Margot Zemach

qui ont curieusement pour effet de restreindre notre imagination à un réalisme dépourvu de toute féerie).

Les plus intéressants des textes de Singer sont les deux premiers dans le livre, et les plus courts. Ils s'intitulent «Todie la Ruse et Lyser le Roi des avarés» et «Tsirtur et Peziza» qui sont, l'un un grillon, l'autre une petite dame lutin. Soit une fable et un véritable conte. Et malgré une traduction qu'on sent à plusieurs endroits défectueuse, ils feront sourire les plus endurcis.

Quant aux histoires, puisqu'il y en a plusieurs, qui donnent leur titre au livre (*Quand Shlemiel s'en fut à Varsovie*), elles sont curieusement marquées au coin d'un humour presque noir, presque insoutenable. Pour adultes avertis. Et encore. Bref, de tout pour tous, les plus jeunes et les plus vieux, les plus candides et les plus désabusés.

Jean-Pierre Guay



• Notre dossier: la lutte des femmes, 15 ans plus tard.

— *Un regard critique sur l'évolution des revendications, des modes et des lieux d'intervention qui caractérisent la lutte féministe.*

— *Un traitement varié: des analyses, des tables-rondes, une enquête dans la rue, une entrevue, une BD...*

• Nos chroniques habituelles sur les différents fronts de luttes

• Un entretien de fond avec Monique Simard, syndicaliste et féministe

En vente en tabagie, 2,50 \$

et par abonnement

(8,00 \$/4 numéros):

MOUVEMENTS, 2336, chemin
Sainte-Foy, Ste-Foy, Qué. G1V 4E5

POUR FAIRE
changement

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires



LIVRE DE LECTURES

Marthe Robert

Livre de poche, 1983

Marthe Robert, traductrice et critique reconnue, nous livre son journal intime de lectrice: ses réflexions portent sur le pouvoir de l'écrivain, les actualités, l'utilisation des mots, la critique, etc. La précision de l'écriture nous aide à saisir rapidement les pensées de Marthe Robert, lectrice érudite qui ne tombe pas dans la facilité lorsqu'elle inscrit dans son journal: «Je veux en somme demander aux livres qui me sont tombés un jour entre les mains ce qu'il en est de la littérature en général, ce qui justifie son extraordinaire pouvoir social et de quel fonds mal exploré elle tire sa fascination.» La passion a ses exigences. Marthe Robert n'hésite pas à remettre en question l'institution littéraire et ses idoles (en épargnant toutefois celles dont elle s'est éprise).

Possédant une connaissance profonde de l'œuvre de Kafka, de Flaubert et de Cervantès, Marthe Robert élabore, suite à l'analyse de leurs écrits, une réflexion sur la modernité ou le «nouveau» en littérature: les choses se corsent. La nostalgie s'installe. Marthe Robert n'accorde pas beaucoup de crédit à nos auteur-e-s contemporains: ceux-ci témoignent d'une autre époque où la permissivité semble noyer le génie. Si notre lectrice s'ennuie, si elle craint

pour l'avenir de la Littérature, nous fermons son *Livre de lectures* avec l'envie de se procurer son adresse afin de lui faire parvenir quelques petits chefs-d'œuvre de notre siècle dont elle ne parle pas encore. Retour à la complexité de la subjectivité humaine... Avis à ceux et celles qui sont avides de débats intérieurs: ce livre en suscite.

Johanne Jarry

KAHAWA

Donald Westlake

Libre expression, 1983

Ah! la fameuse heure de tombée! Cette fois-ci, elle me donne l'occasion de prendre une chance, celle de dire du bien d'un livre que je n'ai pas tout à fait terminé. Il faut savoir cependant que son auteur compte parmi les plus imaginatifs et les plus incisifs du «roman noir» contemporain: Donald Westlake. Je garde encore en mémoire le trépidant et ironique *Jumeau singulier* paru chez Fayard Noir.

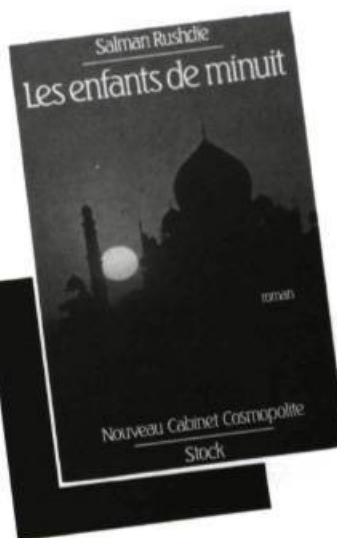
Kahawa présente un savoureux mélange de roman policier et de roman d'aventures. Les personnages sont nombreux mais bien typés, si bien qu'on n'a aucune peine à s'y retrouver. D'ailleurs, Westlake, véritable maître du genre, possède le don de faire courir son lecteur à fond de train sans l'essouffler. L'action, comme on dit (et il n'en manque pas), se déroule en 1977 en Ouganda. Idi Amin Dada (l'évocation que Westlake en fait est saisissante de vraisemblance; quand son nom apparaît tout à coup en plein milieu d'une page, vous frémissez) veut vendre son café à prix d'or. De grands commerçants internationaux désirent le revendre, à prix d'or eux aussi. Entre eux, autant dire entre le marteau et l'enclume, un groupe d'aventuriers qui projettent de voler un chargement de café valant une fortune. Pour réaliser leur coup, ils doivent faire appel à un as, un as



qui a une compagne aussi pleine de ressources que lui.

Un de ces romans qu'on quitte difficilement avant la fin. J'ai dû le faire à cause de la guilotine que vous savez. S'il s'avérait que les 50 dernières pages gâchent les 350 autres, je promets de le clamer bien haut au prochain numéro!

Martial Bouchard



LES ENFANTS DE MINUIT

Salman Rushdie

Stock, 1983

1 001 enfants (de minuit) naissent en Inde pendant la première heure du 15 août 1947,

jour de l'Indépendance. Parmi ceux-ci, deux garçons naissent à minuit pile dans une maternité de Bombay, l'un dans la misère, l'autre dans l'opulence. Une infirmière, «pauvre vierge catholique», échange les deux. Shiva se retrouvera dans une pauvre famille hindoue, Saleem dans une famille musulmane aisée, originaire du Cachemire. Ils portent en eux toutes les sources de conflits, internes et externes, de la nation naissante.

Saleem, affligé entre autres disgrâces physiques d'un nez en comble toujours congestionné et coulant, reçoit toute l'attention de la presse et des politiciens. «Nous veillerons sur votre vie, elle sera d'une certaine façon le miroir de la nôtre», lui écrit le premier ministre Nehru. Il ne pensait pas si bien dire. En effet, dit Saleem, «il semble qu'après ma naissance tout ce qui le pouvait commença à aller de travers.»

Effrayé et coupable d'usurpation de famille vis à vis de Shiva, Saleem échouera dans sa tentative de réunir les 581 survivants (42 p. cent de mortalité infantile) des enfants de minuit avec lesquels il communique par télépathie (chaque enfant est doué d'un pouvoir magique). La Veuve (Rushdie n'apprécie guère Mme Indira Gandhi) les réunira pourtant en juin 1975 lors de l'état d'urgence qu'elle décrètera pour conserver le pouvoir. Mais ce sera pour les stériliser (dans le cadre de la campagne de limitation des naissances instaurée par le fils même d'Indira Gandhi) et pire encore pour leur faire subir «une esperectomie: l'ablation de l'espoir».

Les enfants de minuit est un roman cru mais sage, agressif mais confortable. Il règle bien des comptes avec la famille traditionnelle, la religion, les colonisateurs, les politiciens, les idéologies, mais toujours avec un humour féroce, bien rendu par le traducteur. À lire. (A remporté en 1981 le Booker Prize, le plus important prix littéraire anglais.)

Pierre Calando



BLANC CASSÉ
Gilles Rosset
Gallimard, 1983

Le résumé de l'éditeur promettait «un roman foisonnant avec intrigues à rebondissements... un roman d'une brûlante actualité». Le contraste entre le roman et ce qu'on en dit est encore plus brûlant. Incontestablement, il s'agit du roman le plus plate que j'aie lu. Alain Lamy, «héros» aussi drabe que son nom, n'a rien à envier à la vedette féminine des films de gangsters qui dit: «Je sais que vous êtes des bandits et je vais le dire à la police et vous irez tous en prison!»

L'auteur le précise d'ailleurs au milieu de son livre: «Alain Lamy n'était pas intelligent.» L'histoire, d'une invraisemblance peu commune, met aux prises un fonctionnaire chargé de l'attribution des cartes de réfugiés politiques et un Zaïrois malin comme tout, haut placé dans le racket des faux papiers, des faux réfugiés et des vraies allocations versées par le gouvernement français. Alain se compromet jusqu'aux oreilles et ne voit rien des manigances qui se jouent quotidiennement sous ses yeux, bien que plusieurs l'aient mis en garde. Ayant découvert la supercherie, il demande à ses amis africains qui l'ont trompé de lui avouer la vérité, faute de quoi il les dénoncera à la police. Vous devinez la suite, il reçoit un cadeau piégé...

Le tout dans un style métaphorique mêlant une écriture recherchée à un ton faussement décontracté. Et s'il ne réussit pas à être cool, l'auteur ne manque pas de nous laisser froid.

Lise Barrette

LA GAMBILLE
Alain Ilan-Chojnow
Ramsay, 1983

Je croyais retrouver dans ce livre une collection des personnages bizarres, colorés, vivants, mais Marthe, Roger, Germain et toute la bande, venus pour saluer une dernière fois le bal, se contentent, tout comme nous, de regarder et d'attendre (pour cause d'arthrite et de rhumatismes). Le rythme du roman lui-même, dans ces conditions, ne risque pas de nous emporter. Si jamais même il se présente un quelconque mystère (le fantôme du bal), il suffit d'un propos de concierge pour, pffuit!, le faire s'évaporer.



Sur la jaquette on dit que c'est le premier livre d'Alain Ilan-Chojnow, journaliste à *Pilote* et *À Suivre*. L'auteur est en outre producteur à la télévision. Ça n'est pas rien! Heureusement pour son choix de carrière! Il pourra toujours se reprendre...

Mais je ne suis qu'un lecteur. Les esprits statiques aimeront sûrement ce bouquin. C'est le genre de récit où, d'une bien mince connaissance, on veut faire un roman historique et populaire. C'est tout le contraire d'un roman de l'an passé, *La Grand Roue* de Lorris Murail (chez Laffont) où l'imagination et la connaissance de l'époque nous ravissaient. Un roman bien fait n'est jamais démodé...

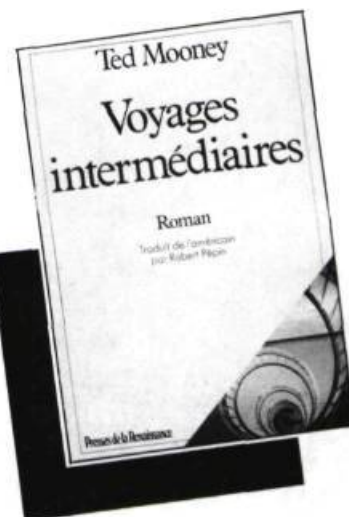
Là, on aurait plutôt des fourmis dans les gambettes. Béart vient à la rescousse nous titiller le souvenir mais l'auteur n'a même pas la politesse de nous inviter à valser. Et puis, qu'est-ce que c'est que ces personnages qui avaient, si j'ai bien calculé, soixante ans quand ils allaient au bal et faisaient les jolis coeurs?

Obélix

VOYAGES INTERMÉDIAIRES
Tom Dooney
Presses de la Renaissance, 1983

Si, dans le roman de Tom Dooney, les personnages prennent l'avion comme nous prenons l'autobus, leurs voyages ne se font pas entre une ville et une autre mais entre la vie et la mort. Mélissa, Jeffrey, Nikki, Diego ont moins de trente ans. C'est dans la vingtaine qu'on fait l'apprentissage de la mort. D'où l'urgence de vivre. Ainsi Mélissa se passionne pour son travail: des recherches sur le langage des dauphins.

Se passionne car elle aime Peter, le mammifère marin qui ne lui renvoie pas que des balles mais son nom, son être. La jeune femme deviendra-t-elle sirène? C'est ce que craint son autre amant, Jeffrey. Il suit avec inquiétude l'évolution de sa maîtresse. D'ailleurs il suit tout: Jeffrey est le témoin lucide, extra-lucide des amours violentes de Nicole et Diego, des luttes de Nona, la mère de



Mélissa, contre le cancer du poumon et de ses rapprochements avec Richard, qui l'aidera dans son combat. Témoin et complice. Une grande tendresse unit tous les personnages; qu'il s'agisse d'un secret entre Kirk et Nona, Nona et Mélissa, Mélissa et Jeffrey, Jeffrey et Nikki. Secrets modernes: on ne cache plus ses six avortements mais le désir d'avoir un enfant. Et il suffit qu'une y succombe pour que chacun y resonge. La question n'est jamais réglée car la vie n'est jamais réglée.

Et le roman de Tom Dooney ne l'est pas non plus, ce qui fait tout son charme. La fantaisie poursuit la violence et la peur, les rires étouffent un instant les questions qui se posent, se reposent au fond des coeurs ou au fond du bassin de Peter. Si la conscience des dangers nucléaires ajoute au caractère contemporain du roman, c'est cependant la jeunesse soucieuse et merveilleuse des personnages et le dynamisme du récit (même si quelques scènes sont trop prévisibles) qui font de *Voyages intermédiaires* un roman d'avenir. D'un style qui bondit, nage entre le romantisme de *L'éducation sentimentale* et une lucidité décapante: «La protection, ça n'existe pas pour personne.»

Christine Brouillet